

Gérard-Marie Thomas

Main basse sur la
cathédrale

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-0029-0

© Gérard Marie Thomas

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,

intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Chapitre 1

Dans les premières années du XXI^e siècle et plus précisément, le 11 décembre 2005, on fêtait l'arrivée du TGV qui mettait Saint-Malo à trois heures de Paris. Pour l'occasion, la cité corsaire s'est dotée d'une nouvelle gare aux lignes futuristes, spacieuse et fonctionnelle où plusieurs fois par jour, arrivent et repartent ces trains dits à grande vitesse. Formidable pour le voyageur qui aime la mer. Après quelques pas, il peut retrouver le sable, les joies de la plage ou de la promenade sous les embruns avec, quelquefois en prime, les paquets de mer. Je serai honnête avec vous, lecteur. Si vous recherchez une température tropicale, il vous faudra retourner sur Internet ou vous précipiter dans votre agence de voyages préférée et vous mettre en quête d'une autre destination. A l'évidence, si le vacancier n'a pas la fibre du nageur capable d'évoluer dans

une eau comprise entre quinze et vingt degrés, vingt-deux en période de canicule, la Manche ou le Channel, tout dépend de la côte depuis laquelle on observe la vaste étendue d'eau, n'est pas le meilleur endroit et même les jours de beau et grand soleil, reconnaissons-le, la mer est assez fraîche et quelquefois, aussi, le fond de l'air.

Ce paragraphe ne s'adresse qu'aux médisants, aux détracteurs de tous poils. Non, en Bretagne, le ciel n'est pas toujours gris et il ne pleut pas tous les jours. Cela relève de la contre-vérité, du vil ragot. Et si un jour, ceux-là se retrouvent sous la pluie, j'en conclurai que c'est bien fait pour leurs gueules : de toute façon, en Bretagne, un dicton énonce que la pluie ne mouille que les cons. Fin du message. Quant à vous, lecteur qui ne vous sentez pas concerné par ces quelques élucubrations, vous n'aurez pas pris cet avis au premier degré et vous serez d'accord avec moi pour dire que cette belle région que pour ma part, j'affectionne tout particulièrement, sera toujours pour les méchantes langues, celles qui la dénigrent et qui, quoi qu'on leur raconte, ne l'aimeront jamais, synonyme de grisaille et de pluies incessantes. Laissons-les dire. Point n'est besoin de se fatiguer à leur en faire la publicité, ce serait peine perdue de tenter de les convaincre.

Après cette mise au point, je vais pouvoir démarrer mon histoire et vous indiquer, lecteur,

qu'aujourd'hui est une journée sans nuage, super ensoleillée. Et toc. Au début de ce récit, je vous ai parlé de la gare. Retournons-y pour entendre une douce voix féminine diffusée par les haut-parleurs de service : « Le TGV 8083 en provenance de Paris, via Rennes, entre en gare sur la voie numéro deux ».

Un reflet dans le lointain. Puis, une forme se dessine, se précise et s'avance lentement en réduisant sa vitesse. A deux tours de roues du butoir, l'engin s'arrête dans un grincement en rien comparable avec les trains que l'on peut voir dans des vieux films comme « La Bête Humaine », pour ne citer que celui-ci, où la locomotive, sur des voies pas encore électrifiées, s'arrêtait dans d'épouvantables crissements de freins, des jets de fumées et de vapeurs dignes de l'atelier de Vulcain qui rendaient l'air pratiquement irrespirable. Après un pénible voyage, noircis de charbon, exténués par leur dur labeur, les mécaniciens qui n'étaient pas encore des conducteurs, n'avaient, à la descente de leurs machines, qu'une idée en tête : aller prendre une douche et aller se coucher. Certes, on peut convenir que ces trains d'une autre génération, à la poésie désuète, puissent rendre nostalgiques, les amoureux de la traction à vapeur, mais ça, c'était avant. L'époque est révolue. De nos jours, ce ne sont plus des locomotives mais des motrices dont les nuisances sonores, comme je l'ai indiqué plus haut, ne peuvent témoigner, par

rapport à ce que j'ai décrit dans les lignes précédentes, que d'une impression de sérénité.

En cette saison dite creuse, dans cette station de bout de ligne, le trafic ne présente aucunement l'ambiance de ruche des plus grandes gares qui voient, aux heures de pointe, partir et arriver, des trains en grand nombre. Nous sommes loin de l'affluence des périodes estivales où des flots de vacanciers se déversent sur les quais. A ce moment de l'année, le touriste pressé de prendre de belles couleurs, n'envahit pas encore le décor. Ce ne sont là, que quelques voyageurs qui descendent du train 8083, mais saison ou pas, c'est toujours le même rituel : où qu'ils aillent et c'est bien naturel, les gens sont pressés de s'y rendre. Et là, lecteur, j'attire votre attention sur l'un d'eux : un garçon aux cheveux châtain clair entre trente et quarante ans. Même s'il découvre la nouvelle gare, ce voyageur ne correspond pas à l'image que l'on peut se faire d'un touriste. Non, c'est un Breton, un Malouin qui répond au nom de Loïc Kervarec et qui marche à pas mesurés, d'un œil mélancolique, se souvenant du bâtiment du XIX^e siècle, édifié un peu plus loin, de sa verrière et de sa grande horloge et qui regrette qu'on n'en ait conservé aucune trace. D'autres préoccupations peuplent son cerveau. Kervarec réfléchit. Il pense et comme tous, il n'a qu'un but, l'unique issue possible en pareil cas : la sortie. A sa main droite, comme tout voyageur qui envisage un séjour de plus d'une journée, il a

un bagage : un sac de voyage d'une marque d'articles de sport bien connue.

Parvenu à l'extérieur, notre voyageur hume l'air de sa ville natale, mais avant tout, il doit se préoccuper de trouver un taxi. S'il ne vit pas vraiment une situation d'urgence, il ne doit pas non plus, trop s'attarder. A quelques pas de là, trois ou quatre taxis, alignés les uns derrière les autres. A peine a-t-il hélé le premier que celui-ci démarre et vient s'arrêter à sa hauteur. Son chauffeur, un grand type sympathique, en descend et pendant qu'il charge le bagage dans le coffre, Loïc s'installe sur la banquette arrière. Après avoir donné son adresse de destination, préoccupé par l'objet de sa visite, Loïc se recule, se cale sur son siège. Confortablement assis, il regarde sa ville à travers la vitre, ce décor que pourtant, il connaît, mais qu'après toutes ces années d'absence, il semble redécouvrir, revoir d'un œil nouveau. Cela fait un long moment que la puissante cylindrée roule dans une circulation assez dense et que le chauffeur, l'observant dans son rétroviseur, respecte son choix, un choix qui n'a pas l'heur de le déranger beaucoup. L'homme ne semble pas spécialement bavard.

Pour mieux profiter de cet air breton, Loïc baisse la vitre, mais pour ce qui est de la brise, il repassera. Il aurait bien aimé, pour son retour, emprunter la chaussée du Sillon, mais l'autre, par le boulevard des Talards, l'avenue Franklin

Roosevelt et le quai du Val, lui fait contourner les bassins. A sa façon de le voir observer les lieux, Delorme a la certitude que ce garçon n'est pas un touriste, qu'il connaît tous les recoins de cette ville : ça se remarque du premier coup d'œil. Jusqu'à présent, il s'est contenté de deviner ou de tenter de deviner ses réactions et quand je le décrivais pas bavard, je me trompais. En fait, il brûle d'envie d'en savoir davantage sur son énigmatique passager. Depuis qu'ils ont quitté la gare, il n'a pas cessé de s'interroger par rétroviseur interposé, dérangé par ce silence que sans le lointain ronronnement du moteur, seul pourrait venir perturber le vol d'une mouette ou d'un goéland passant à plusieurs centaines de mètres. Delorme pressent qu'une foule de souvenirs se bouscule dans sa tête. Ses yeux sont plus prolixes qu'un long discours. Les années lui ont appris à lire dans le regard de ses passagers. Il en a vu des femmes et des hommes aux prises avec des soucis, mais dans le métier, bien souvent, il est préférable de rester discret. La curiosité est un vilain défaut. Jusqu'à un certain point. Poussé par un impérieux besoin de savoir, certain d'être dans le vrai, face à cet autre qui ne semble pas décidé, Delorme, lui, va engager la conversation. Comme nous aurons l'occasion de le voir plus tard, Loïc est un grand bavard et comme Delorme n'a rien à lui envier, que font deux bavards qui se rencontrent ? Tout naturellement, ils se mettent à bavarder. Au tout début, bien entendu, ils n'ont échangé que

des banalités. Loïc ne s'est pas répandu en confidences. Mais quelques mots ont suffi à Delorme pour avoir ses réponses et avec elles, la satisfaction d'avoir vu juste. Aussitôt, ses questionnements se sont effacés. Loïc lui a appris qu'il est né dans cette ville. Le Malouin de naissance regrette de s'en être éloigné depuis de trop nombreuses années. La ville a bien changé. Lorsqu'il l'a quittée, la façade de l'ancienne gare donnait directement sur le carrefour. Face à elle, s'ouvrait l'avenue Louis Martin. Certes, il reconnaît que l'avenue est toujours là, mais nostalgique, précise que le quartier a incroyablement évolué. « Modernisé », il a perdu de son cachet. Mais c'est juste son avis. D'autres peuvent ne pas le partager. Les goûts et les couleurs, ça ne se discutent pas.

- Ça fait longtemps que vous n'êtes pas venu ?

Loïc marque un temps d'arrêt, mais l'instant d'hésitation passé, celui mis à profit pour finaliser une réponse, Delorme assiste dans son rétroviseur, à une mimique qui en dit long sur l'absence. Ça fait un bail, en effet et la tristesse s'affiche dans les yeux de Loïc.

- Plus de dix ans !

Delorme serait-il psychologue à ses heures ou tout simplement, un tantinet bignole ?

Apparemment, les deux. Plus l'un que l'autre ?

Pour ma part, je pencherais plutôt pour la deuxième proposition, mais je n'en dirai trop rien, préférant vous laisser en juger, lecteur. Delorme s'aide-t-il de sa réponse quand il lui

déclare qu'il lui donne l'impression qu'il est en train de retrouver son passé ?

L'homme est affable, rassurant. Du style d'individu qui incite à raconter. Du genre, curieux, on devrait dire. Et Loïc, un peu comme s'il avait oublié son récent propos, dit à nouveau qu'il est né ici, ajoute qu'il est allé, après sa scolarité à Jacques Cartier, faire ses études à Paris. Par la suite, grâce à de solides diplômes et des connaissances bien placées, il a trouvé un excellent poste au Ministère de la Culture, à la préservation du patrimoine culturel. Sa carrière s'y est déroulée jusque-là et continuera encore, du moins, l'espère-t-il. Delorme commente le message d'un hochement de tête, d'une simple acceptation. Pareille affirmation se suffit à elle-même. Par elle, il a tout dit et de fait, l'on ne peut vraiment avoir une réplique appropriée. Alors, il préfère enchaîner sur les changements qui ont eu lieu dans la ville, un thème sur lequel il se sent plus à l'aise et expliquer que tous ne sont pas des réussites, malgré qu'il y ait eu aussi, de belles réalisations.

« Je n'en doute pas », lui signifie Loïc dans un dodelinement de la tête.

- Voulez-vous faire un tour de ville ?

L'offre est lancée à titre gracieux et de plus, s'il accepte, Delorme propose d'arrêter le compteur. Ainsi, il n'aura à régler que le prix réel de la course. Celui qui s'affiche jusque-là. Cela dit en

passant, dans un gloussement, il s'empresse d'annoncer que travaillant à son compte, il n'en aura à rendre à personne. Amusant, se dit Loïc. Proposée avec une telle gentillesse, il se sent presque coupable de refuser, mais non. Franchement, il doit décliner l'offre à laquelle, à un autre moment et en d'autres circonstances, il aurait donné suite avec plaisir. Mais une autre fois, pourquoi pas ?

Même s'il ne rentre pas dans les détails, il se doit et cela, en garçon poli, par simple correction envers son interlocuteur, de justifier son refus. Si pour l'heure, ce n'est pas possible, c'est parce qu'il est revenu à Saint-Malo pour l'enterrement de sa grand' mère. Ce qui n'a pas été dit au départ est lancé, là, à brûle pourpoint. L'explication est assez claire. Point n'est besoin pour Delorme d'être grand clerc pour comprendre que la situation interdise de mettre toute forme de tourisme au programme de la journée. Et le chauffeur affiche un air désolé. Mais qu'il chasse sa tristesse, il ne pouvait pas savoir.

Quelques instants après, ils ont passé la Porte Saint-Vincent. Sur la chaussée, les touristes, majoritaires, se mélangent aux autochtones. Toutes populations confondues, tous se pressent, les uns autour des boutiques de souvenirs, autour des crêperies, les autres, autour des commerces plus traditionnels. Ce n'est pas encore la cohue des grands jours comme celle que l'on voit en plein été, mais la foule est malgré

tout, suffisamment importante pour avoir présent à l'esprit, de ne pas placer ses roues n'importe où. Sur la rue Porcon de la Barbinais, le taxi doit avancer au pas. Et il n'a pas à jouer les guides pour l'autochtone. Avec d'autres, il aurait indiqué qu'à droite, c'est la cathédrale et que très bientôt, ils vont trouver dans le virage, plus haut sur la gauche, la place du Pilon. Et quand ils la croisent, Loïc parle de ce joyeux endroit où, dans l'Ancien Régime, l'on exposait les condamnés à la vue du public, avant de les exécuter.

- Je n'aurais pas aimé vivre à cette époque-là !
Ce point de vue, Loïc le partage sans hésitation. Mais aussi, il se plaît à rappeler qu'il n'y avait pas que cet aspect détestable car, ajoute-t-il, à Saint-Malo, il existe une expression : « faire le pilo ». Une formulation inusitée de nos jours, tombée en désuétude, oubliée des jeunes générations dont il fait partie d'ailleurs, puisque lui non plus, n'a jamais eu l'occasion de mettre en pratique cette belle tradition qui faisait que dans les temps anciens, les jeunes gens en quête d'âme sœur, se donnaient rendez-vous en cet endroit. Aujourd'hui, au moins, Martin Delorme aura appris un détail historique pour le moins, fort intéressant. Il peut lire dans les yeux de ce garçon, une vraie passion pour l'Histoire et conclure que tous ces lieux, son passager les connaît parfaitement. Alors, pourquoi devrait-il les évoquer ?

Le taxi est arrivé à destination. Le pourboire est fort généreux. Assez rare pour être signalé. Delorme en est tout ébaubi. C'est bien rare, autant de générosité, surtout par les temps qui courent et Loïc lui indique qu'il n'est pas utile qu'il quitte son siège, car il est assez grand pour aller lui-même, dans le coffre, chercher son sac de voyage. Et puisqu'il le veut ainsi, Delorme obtempère, ne bouge pas, mais une fois que Loïc a pris son bagage, s'il ne démarre pas tout de suite, c'est parce que sa manière sèche de fermer le coffre a détourné son attention et l'a dérangé. Ce dernier se redresse sur son siège et lance à Loïc, un œil courroucé, mais au-delà des vitres, celui-ci ne remarque même pas. En plus d'être curieux et bavard, l'homme est méticuleux. Et là, ce qui n'est qu'un désagrément va lui donner l'occasion de l'alerter. Une chance pour le garçon. En d'autres moments, Delorme serait parti et il n'aurait pu prévenir une distraction qui aurait pu être fatale à son passager. Il s'en est fallu de peu que celui-ci ne se fasse renverser. Delorme vient d'empêcher un accident et Loïc de prendre conscience qu'il l'a échappée belle et il l'en remercie. Venir ici pour un enterrement et se faire blesser ou pire, se faire tuer à la vieille d'un si pénible jour eut été le comble de la malchance. Quant au conducteur du véhicule, lui, on ne saura jamais pourquoi il ne s'est aperçu de rien et pourquoi il continue sa route comme s'il ne s'était rien passé. L'incident du coffre malmené est oublié et après un dernier signe de la main,